

Agnès et les garçons

L'EXPRESS 9/7/98 ● 75

Ce n'est pas *Jules et Jim*, parce qu'il s'agit d'amitié, non d'amour. D'un côté, François Wastiaux et Agnès Sourdillon ; ils ont grandi sur les mêmes bancs, au lycée de Suresnes. De l'autre, Yves Pagès, hypokhâgneux à Charlemagne. La première fois qu'ils se retrouvent tous les trois, c'est lors de la projection de *Voyage au bout de l'enfer*, de Cimino. Le

film, qui fit scandale, sur la guerre du Vietnam, met en verve l'étudiante en lettres et les deux garçons. « Notre première discussion artistique », dit Yves, qui se souvient plus encore des quatre cents coups et des tartes lancées en pleine figure que des prises de tête. Cette complicité à trois portera ses fruits : Agnès entre comme apprentie comédienne à l'école de

Vitez ; François abandonne médecine pour la mise en scène ; et Yves, après une thèse sur Céline, saute le pas avec l'écriture des *Carabiniers*. Dix-sept ans et bien des collaborations plus tard, on les retrouve aux mêmes postes dans *I paRA-Pazzi*, pièce sur notre (trouble) désir d'images.

Agnès Sourdillon entourée d'Yves Pagès et de François Wastiaux.



T. GRUNDLER

Existe-t-il encore une vie privée ?

AVIGNON

De notre envoyé spécial

La canicule s'est abattue, impitoyable, sur Avignon comme sur le reste de la Provence. Du coup, les bords de piscine semblent nettement plus fréquentés que les ruelles de la ville ou les salles de spectacle.

En ce qui concerne le programme officiel, à mi-parcours, le bilan est plutôt moyen.

Souvent présent dans le « off », Roland Dubillard était cette année dans le programme officiel avec un montage de ses textes dont il assurait lui-même la mise en scène. Hélas ! la chose ne fut guère concluante. Du théâtre vieillot, poussif où même les audaces du texte finissent par s'enliser dans une mise en scène sans invention. Heureusement, il y a Romain Bouteille (également présent en « off » avec un spectacle solo) dont la voix inimitable et l'air faussement ahuri servent à merveille les délires de Dubillard.

Dans un tout autre style, le festival s'intéresse cette année à la Corée mais aussi à Taïwan. Dans ce cadre, on a notamment pu revoir le formidable marionnettiste Li Tien Lu, présent à Bruxelles voici quelques années déjà au KunstenFESTIVALdes-Arts. On a aussi découvert le joli théâtre d'ombres de maître Hsu Fu Neng. Si la magie opère, principalement grâce à des personnages superbement ouvragés dans du cuir de buffle, on s'aperçoit aussi que les histoires se ressemblent toutes. Non pas en raison d'une quelconque tradition mais plus simplement en raison du goût du public taïwanais qui prise essentiellement les histoires de combat et de transformations magiques dignes des feuilletons ninjas les plus ringards.

Tout différent, «I paRAPazzi» de François Wastiaux s'inspire du parcours et des réflexions du photographe Raymond Depardon. Après avoir proposé une lecture de ses textes durant l'édition précédente, Wastiaux souhaitait en réaliser une mise

en scène complète. Un accord n'ayant pu être trouvé avec Depardon, un nouveau texte a été écrit par Yves Pagès, s'inspirant du même thème.

Très éclaté, le spectacle se déroule sur scène, dans la salle, dans les couloirs entourant celle-ci. Les choses nous apparaissent et nous échappent aussi vite. Tout se mélange, tout se confond derrière un grand rideau blanc coupant la scène du public.

Un grand photographe invité à donner une conférence joue les abonnés absents. Des jeunes femmes sans emploi, devenues paparazzi pour gagner leur vie, pourchassent le chasseur d'images. Un flic se transforme en contrôleur du RMI et inversement (lumineuse métaphore de l'ingérence de tous les détenteurs de petit pouvoir dans la vie privée de chacun). Une victime joue les interrogatrices de choc. Tout se dégingue, se transforme dans une illustration « in vivo » d'un monde où il devient de plus en plus difficile de

trouver ses repères, de communiquer avec l'autre, de vivre librement. Un monde où la vie privée de chacun peut s'étaler dans les magazines à sensation ou sur les rapports lapidaires d'intraitables fonctionnaires.

Un spectacle étrange, inclassable, où l'on décroche parfois mais où l'on revient toujours, intrigué par un regard, un geste, une phrase, une arrivée soudaine, une absence prolongée et le jeu constamment étonnant d'interprètes impeccables, à l'image d'une Agnès Sourdillon fascinante de bout en bout.

Un spectacle inégal mais qui, tout comme le formidable « Giulio Cesare » de Romeo Castellucci, déjà vu à Bruxelles, secoue les convenances et les règles du théâtre de manière aussi réjouissante qu'indispensable dans un festival un peu trop ronronnant.

JEAN-MARIE WYNANTS

«I paRAPazzi» à la salle Franchet du Lycée Saint-Joseph, jusqu'au 31 août 15 heures.

THÉÂTRE

I Parapazzi organisent, à Saint-Denis, un rapt à l'image

Sept jours seulement pour découvrir un essai brûlot autour des images vérités dont accouchent régulièrement médias, arts, modes, pubs et autres constructeurs d'icônes. Une salle de conférence où tout peut arriver, un orateur retardataire et deux photographes qui chassent le scoop dans les recoins du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, transformé pour l'occasion en ANPE, en asile d'aliénés ou en commissariat. A mi-chemin entre le documentaire et la fiction, I Parapazzi du tandem Yves Pagès et François Wastiaux proposent un autre rapport à l'image et dressent, par

ailleurs, un juste état des lieux du spectacle vivant. Un projet fort, intègre et sans compromis, qui réunit une distribution exemplaire : Agnès Sourdillon,

Stéphanie Constantin, Julie Denisse, ou encore Marcial Di Fonzo Bo, ex-magistral interprète de *Richard III* de Shakespeare ou du *Revizor* de Gogol

chez Matthias Langhoff, en répétition dès juillet chez Claude Régy. Le comédien a l'accent argentin et la diction musicale. Il porte un regard aigu sur son métier et une conviction intelligente sur ses engagements. « Quand des gens que j'estime me disent qu'ils en ont marre d'aller s'emmerder au théâtre, je suis blessé, dit-il. Voilà pourquoi je préfère travailler avec des fous furieux. » Wastiaux-Pagès sont de ceux-là.

PIERRE NOTTE

■ I Parapazzi, fiction, non-fiction d'Yves Pagès et François Wastiaux. Jusqu'au 30 juin, Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis (93). 01.48.13.70.00.



Le mal de l'inachèvement

Avignon/Théâtre. « I Parapazzi » se réclame en vain de Gombrowicz

I PARAPAZZI, d'Yves Pagès, sur une idée originale de François Wastiaux. Mise en scène : François Wastiaux. Avec Stéphanie Constantin, Julie Denisse, Marcial Di Fonzo Bo, Yves-Noël Genod, Philippe Marteau, Agnès Sourdillon.

LYCÉE SAINT-JOSEPH, salle Franchet, Avignon. Tél. : 04-90-14-14-14. 110 F et 130 F. Durée : 1 h 50. A 15 heures, jusqu'au 31 juillet, sauf le 26.

AVIGNON

de notre envoyé spécial

Rien n'est plus inquiétant qu'un rideau de théâtre qui renâcle à s'ouvrir – ou plus encore à se fermer. C'est comme si le théâtre lui-même manifestait sa résistance à ce qui doit suivre. A plusieurs reprises le rideau de *I Parapazzi* résiste comme maille d'acier entre les mains des acteurs. Il apparaît rapidement qu'il ne fait qu'exprimer le mal sournois de l'inachèvement qui ronge la mise en scène, gagne jusqu'aux projecteurs de diapositives et empêche les comédiens. A moins qu'il ne s'agisse d'une déclinaison, particulièrement retorse, créée en direct, de l'image de la « fenêtrée ouverte » chère à Gombrowicz.

Personne ne songerait à mêler l'auteur de *La Pornographie* avec *I Parapazzi* si le metteur en scène François Wastiaux n'avait placé son travail sous sa protection, en se réclamant de son éloge de « l'imparfait, du fortuit, du fragmentaire » en art. Dans son *Journal*, rappelle-t-il, Gombrowicz note : « Je préfère du Chopin m'arrivant par bouffées d'une fenêtrée ouverte que ce même Chopin joué avec force fioritures sur une estrade de concert. » Il n'y aura donc ni estrade ni concert dans la salle Franchet du lycée Saint-Joseph d'Avignon, mais des « bouffées »

qui émaneront d'un photographe, Xavier Yzard, dont l'itinéraire sera calqué sur celui de Raymond Depardon. Les propos tenus par le personnage suivront pas à pas ceux de l'auteur de *Reporters*.

Le titre, *I Parapazzi*, unit, sans autre nécessité que d'étonner l'oreille, les paparazzi et les rappeurs, évoquant avant tout un hebdomadaire qui fait son quotidien des images des uns et des mots des autres. Mais le très respecté Xavier Yzard se tient à distance de ce monde-là. Après avoir baigné son Leica dans les grands conflits mondiaux, son « lieu » à lui, désormais, « c'est la salle d'attente ». Et la salle d'attente – la scène – est à la fois celle de l'ANPE, du commissariat de quartier, des urgences en psychiatrie et du studio où se fait désirer le photographe. Un point de rencontre entre l'artiste, le témoin et les petites gens auxquelles il s'attache, qui tentent de se faire entendre et accepter.

La pièce aurait dû naître de ce croisement entre les drames planétaires et la misère quotidienne. Les paparazzis n'étant là que pour mémoire et pour dérision, sous la forme de deux gaffeuses vêtues de blanc, jamais lasses de flasher, ouvrant à quelques tentations burlesques qui tournent aussi court que les admirables images de *L'Homme à la caméra*, de Dziga Vertov, projetées sans autres précautions. En fin de compte, ces bouffées confuses sont bouffées par d'autres bouffées, dans un parasitage réussi au-delà de toute espérance. A un moment donné, l'un des personnages supplie qu'on le considère comme autre chose qu'une « schizophrène logorhémique ». La pièce tout entière pourrait parler par sa bouche.

Jean-Louis Perrier

AVIGNON

THÉÂTRE

« I Parapazzi » d'Yves Pagès

Private joke

Tout commence par un happening. Deux reporters, deux jeunes filles un peu bécasses, font intrusion dans la Salle Franchet où le public (nous) est déjà installé. Elles communiquent – elles sont reliées entre elles par des micros, des écouteurs, des fils – mais ont du mal à se parler : ça ne passe pas. Hein ? Allô, Claude ? Duo comique à la Elvis et Costello entre Stéphanie Constantin et Julie Denisse.

On attend l'arrivée imminente de Xavier Yzard, voui, le photographe. Si on était sûr que sa conférence de presse est annulée, comme on nous l'annonce, on s'en irait aussitôt. Mais on ne sait jamais, il va peut-être venir. Yzard est une diva du photo-reportage : nous, on serait ses groupies, ses fans, ses adeptes. Vous connaissez Raymond Depardon ? Ce genre-là, sensible et scrupuleux dans ses émois. Est-ce que ça n'est pas lui là-bas qu'on entrevoit derrière l'écran ? Non, c'est Martial Di Fonzo Bo qui est, entre parenthèses, un comédien épatant.

A ce moment-là, une jeune femme (Agnès Sourdillon) entre dans la Salle Tronchet, qui est décidément un endroit très couru. Est-ce qu'on ne dirait pas Alice Miller ? Vous connaissez Alice Miller... Oh la la, elle a été victime d'une agression sur la voie publique. Un fonctionnaire de police (Yves-Noël Genod) la questionne. Un technicien (Philippe Marteau) se fait du mauvais sang. Éloge du fait divers. Nous, on attend toujours. Est-ce qu'on s'ennuie ? Un peu. On trouve dommage que Martial Di Fonzo Bo et la merveilleuse Agnès Sourdillon soient limités à un emploi aussi intermittent.

Tout, dans ce spectacle, semble à la fois brouillé, brouillon, fortuit, lacunaire. C'est exprès. C'est agaçant et ça aussi, c'est exprès. L'auteur, Yves Pagès, et le metteur en scène, François Wastiaux, s'amuse à mimer des protocoles sans suite, des courts-circuits, des pannes ; ils s'attachent à reproduire en direct la rumeur de zapping insane et médiocre dans laquelle nous vivons ; ils s'enchantent de décevoir notre attente : ils sont un peu les fils de Jean-Luc Godard et de Séraphin Lampion.

A qui ça se destine, leur truc ? Bonne question. Quand tout se vaut, on ne transmet plus rien, on communique. On émet, personne n'est là, personne ne répond. C'est précisément, je suppose, ce qu'ils veulent dire. Allô, Mademoiselle ? Allô, me recevez-vous ? Ils se sont entourés de comédiens aussi brillants qu'eux, dans le pastiche, et qui semblent s'amuser comme des fous sans trop se soucier de savoir qui les écoute.

Nous, on s'épuise à recueillir les pots cassés, les miettes. Par endroits, cela ressemble à un canular intime et un brin fastidieux, un private joke longuet entre happy few. Wastiaux se prend un peu pour Orson Welles. Est-il génial ? Peut-être, peut-être, mais il serait préférable d'attendre le verdict du public. Le public, non mais vous rigolez !

Frédéric FERNEY